Claude Ollier

Simulacre

(2000-2009…)

P.O.L

Extrait de la publication

Simulacre

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Le Jeu d'enfant
La Mise en scène (GF Flammarion).
Le Maintien de l'ordre (Flammarion).
Été indien (Flammarion).
L'Échec de Nolan (P.O.L).
La Vie sur Epsilon (Flammarion).
Enigma (P.O.L).
Our ou Vingt ans après (P.O.L).
Fuzzy Sets (P.O.L).

L'Archipel
Marrakch Medine (Flammarion).
Mon double à malacca (Flammarion).
Une histoire illisible (Flammarion).
Obscuration (Déconnection) (P.O.L).
Feuilleton (Julliard).
Truquage en amont (Flammarion).
Outback ou l'Arrière-monde (P.O.L).
Aberration (P.O.L).
Missing (P.O.L).

La Randonnée
Wanderlust et les Oxycèdres (P.O.L).
Préhistoire (P.O.L).
Qatastrophe (P.O.L).
Wert et la vie sans fin (P.O.L).

Textes brefs
Navettes (P.O.L).
Nébules (Flammarion).
Niellures (P.O.L).
Cahier des fleurs et des fracas (P.O.L).

Journal
Cahiers d'écolier (1950-1960) (Flammarion).
Fables sous rêve (1960-1970) (Flammarion).
Les Liens d'espace (1970-1980) (Flammarion).
Réminiscence (1980-1990) (P.O.L).
Hors-champ (1990-2000) (P.O.L).
Simulacre (2000-2009…) (P.O.L).

Souvenirs écran (Cahiers du Cinéma-Gallimard).
Cité de mémoire, entretiens avec Alexis Pelletier (P.O.L).

Livres avec les peintres
La Relève, dessins de Matta (Insolations n° 2, Fata Morgana).
Réseau de blets rhizomes, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).
Luberon, gravures de Claude Garanjoud (Manus Presse).
Les Preuves écrites, estampes de René Bonargent (Indifférences).
L'Ailleurs le soir, bois de Catherine Marchadour (Colorature).
Mesures de nuit, empreintes de Claude Garanjoud (La Sétérée).
Du fond des âges, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).
Epsilon, encres de Claude Garanjoud.
Le Sycomore, collages de Claude Garanjoud.
Cahier austral, encres de Claude Garanjoud.
Quartz, gravures d'Éliane Kirscher.
Lapidaire, peintures et collages de Jean-Pierre Thomas.
Fleur fusée, texte et photographies de Claude Ollier, collages de Claude Garanjoud.

Claude Ollier

Simulacre

(2000-2009…)

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Extrait de la publication

Extrait de la publication

2000

5 avril

« Tu comprends, j'arrive là devant ce type dans son bureau fin de siècle, fenêtres grandes ouvertes sur l'air incroyablement pollué de la ville, il est assis raide dans son fauteuil, tiré à quatre épingles, chemise empesée, cravate noire, costume défraîchi mais ils ne doivent pas gagner lourd dans ce pays, il me demande dans un anglais incroyablement correct ce que j'attends de lui, je lui dis que j'ai fait tout ce chemin depuis l'autre bout du monde pour obtenir copie de la relation de voyage de cet explorateur russe en 1932 dans je ne sais plus quel désert d'Afrique, et voilà qu'il avance la main vers un gros dossier au-dessus d'une pile parmi toutes les piles sur son bureau poussiéreux, pose la main vers le dossier et dit : "Je suis en train de travailler sur ce document, il est là, vous voyez", et ouvrant le dossier, prend le fichier du dessus et me le tend, c'est le récit de Palgarine que j'ai cherché partout des années durant et pensais perdu définitivement pour tout le monde. Il me le tend et dit : "Ça vous coûtera 2,50 livres, timbre compris." »

Extrait de la publication

Ce qui précède fait allusion au rendez-vous à la société de géographie du Caire voici deux ans quand je suis allé quérir pour D. copie du récit du voyageur hongrois en Libye un peu avant la guerre de 40, et ce qu'il s'en est suivi pour lui – et pour tout le monde.

26 mai

Je devais revenir de mon erreur : Gordes n'était pas en Provence, mais à une soixantaine de kilomètres de Paris, côté sud-est, dans une belle vallée tranquille. Et je m'appliquais à regarder le Luberon, cette longue montagne provençale, comme une longue colline boisée des environs de Provins, mais ce n'était pas le même sous-bois, ni du tout les mêmes grands arbres au sommet. Cette révision inattendue et radicale de ce que j'avais toujours cru jusque-là, cette « rectification » étonnante, m'a marqué fortement durant tout le rêve, je l'avais opérée, admise finalement, et je suis resté un certain temps au réveil avec le sentiment de ce bouleversement de certitude. Et : comment avais-je pu rester si longtemps dans l'erreur ? Puis Gordes s'est resitué petit à petit en Provence, mais non sans mal, et j'ai été soulagé. Quel était ce monde où Gordes, si près de Paris, m'imposait la réalité d'une illusion de toute ma vie ?

26 juin

Reconnaissance hier du champ de lin entre Andelu et Jumeauville dans la petite voiture métallisée gris clair, et D. a évoqué un écrivain qui matérialisait délicatement de mots choisis les infimes fleurs bleutées par endroits violines. Stendhal ? J'ai oublié. Les fleurs commençaient à se faner – le lin réapparu voici trois ou quatre ans près de la ferme Malaise, resurgi

Extrait de la publication

du temps d'avant-guerre. Le couvreur, réparant le toit en haut de l'escalier bâché depuis l'aube mémorable du 26 décembre, m'a dit que ces champs se multipliaient, des entreprises belges louaient les terrains, venaient à plusieurs reprises dans l'année soigner la plante, revenaient retourner les tiges et revenaient encore, les couper. Ils ont des machines spéciales, amenées à pied d'œuvre… Nous sommes restés quelque temps, contemplant l'étendue bleu pâle en train de s'effacer, je n'ai pas pris la photo que je projetais, couleur trop peu marquée. Elle a dit : « Stendhal ou un autre ».

17 juillet

Fini de mettre mes inédits en disquettes : les petites galettes du stockage micro-informatisé sont maintenant rangées côte à côte dans la boîte minuscule, chacune en double, attendant l'éventuel démiurge qui les tirera du figement électronique. L'amateur curieux y lira *Préhistoire*, *Qatastrophe*, *Cahier des fleurs et des fracas*, *Niellures…* et je me souviens de l'histoire, d'André Hodeir, du dindon après la future guerre mondiale tombant sur un microsillon dans un container (c'est du temps des microsillons, cette histoire), l'écoutant (ce serait du temps d'un monde mené par les dindons), mais uniquement la basse et ne comprenant rien à ce que font les autres, piano et batterie, les trouvant absurdes et superflus. Le dindon bloqué dans son écoute idéologique des basses était tombé sur un trio de Monk.

24 juillet

Je me suis assoupi dans le fauteuil bascule du bureau comme il m'arrive de la faire vers onze heures du soir, je regarde

Extrait de la publication

ma montre, « onze heures ! », prends appui des deux mains sur les bras métalliques du fauteuil et me dresse d'un seul et même élan. Mais ma jambe gauche n'est plus là, elle a été coupée, je ne sens plus rien à sa place, pas la plus petite trace de sensation, de la hanche aux orteils ; et je bascule, à gauche, rien pour me rattraper, tombe lourdement en arrière sur le plancher. Quelques secondes immobile, à me demander si je vais pouvoir me relever seul, puis je me relève, et la douleur s'accroît vite, un hématome se forme, qui met des jours à se résoudre en nappe de liquide violine, noir par endroits, ou brun rouge, gagnant la jambe, le pied, jusqu'aux ongles des orteils. Cela – le cycle de dissipation de l'hématome, puis de dissolution de ce qu'il a expulsé dans la jambe – a duré plus de quatre semaines. Cheville enflée, aujourd'hui encore. C'est le 24 juin que je me suis dressé de mon fauteuil comme un seul homme pour basculer en arrière de tout mon long, unijambiste, sans m'être méfié de l'engourdissement qui avait colonisé ma jambe dans le même temps que mon esprit, et peut-être un mauvais rêve.

16 août

Il n'y avait pas de continuité entre nous et ce qui se passait là-bas, c'est pourquoi on aurait aussi bien dit que l'étendue d'eau gris-vert sombre très peu haute (vue d'ici) qui semblait stagner tout en déboulant et roulant, mais roulant et déboulant sur place sans progresser, relevait d'un autre système, à une distance qui pouvait être aussi bien trois kilomètres que trois cents mètres, s'activait dans ce système de quasi-renouvellement perpétuel de la nappe d'eau semblant s'écouler, se répandre, s'étaler, mais n'avançant pas. Je m'efforçais de tracer de l'œil la ligne suivant laquelle les deux systèmes se côtoyaient sans se mêler, mais nous étions trop peu élevés sur la plage à l'endroit où commençait de monter la nappe de sable sec vers la dune pour analyser

Extrait de la publication

correctement les perspectives et même dire si tel banc de sable mouillé se trouvait plus proche ou plus éloigné de nous que tel trou d'eau ou rocher à fleur d'eau. Cette confusion ou absence de détermination franche des lignes répondait en un sens à l'indétermination absolue de l'appartenance ou non de l'étendue marine au monde où nous nous trouvions depuis peu, repliés de là-bas où nous étions restés près du cirque de gros rochers complètement émergés loin encore du front irrégulier des vagues montantes, où cette appartenance allait de soi, où la question ne se posait pas, c'est notre repli, en somme, qui la posait, notre retrait, nous nous étions dirigés assez lentement vers le sable sec et la dune sans trop nous retourner et c'est une fois tournés, restant là maintenant face à la mer, que nous nous interrogions, le cirque de gros rochers était presque entièrement immergé à présent, la mer se rapprochait très vite par conséquent, nous rattraperait si nous restions là sans bouger au lieu de gagner la dune, mais la jonction entre les deux perceptions de la marée montante ne se faisait pas, comme si elle ne pouvait se faire, que la mer ne monterait pas plus loin aujourd'hui en dépit de tous les calculs ou qu'un élément invisible la retenait ou l'arrêtait. Et je me disais que la mer et le ciel nuageux assez éventé là-bas étaient perçus comme une gravure en toile de fond, une de ces gravures sur acier que j'admirais dans les beaux livres d'aventures et qui me faisaient peur souvent et pas seulement parce que liées à (illustrant) des mystères et des périls, que nous étions les acteurs au premier plan et qu'une illusion de décor en perspective retenait et attirait notre attention, nous là sur la plage tenant notre rôle dans l'action en cours, et qui comme souvent au théâtre ou dans un film nous tournions un moment vers l'extérieur vu d'une fenêtre ou du haut d'une colline pour échanger des impressions sur le paysage censément découvert ainsi par truquage et qu'on appelle une « découverte ».

(Impression de Hauteville-sur-Mer-Plage le 1er août vers 18 h 30, marée montante, ciel gris.)

Extrait de la publication

20 août

Le front de mer goudronné pour piétons seuls, étroite allée rectiligne, et tout de suite la plage… J'avais cette image en tête, depuis ces vacances de… 1931. Tout le reste éliminé, et je me suis trouvé le 2 août sur cette allée goudronnée regardant la mer, à droite l'hôtel des années 1910 ou 1920, style normand massif, transformé en appartements, et à gauche, au loin (pas si loin), de profil, le rocher et la ville haute, Granville. Curieux que ces énormes bornes – comme des chenets, des parenthèses aussi –, cadrant et limitant mon panorama de cet été-là, aient sauté. Ce qui n'avait pas totalement sauté et qui est « revenu » sur place, par contiguïté pour ainsi dire (alors que les parenthèses ne sont pas « revenues »), reparu sur le moment mais qui avait quand même été passé au noir, contrairement à l'allée du front de mer, depuis seize ans, c'est le raidillon, très pentu, montant entre les buissons sur le plateau juste derrière la route. Car évidemment nous ne prenions pas pension au Grand Hôtel, mais sur le plateau, quelques mètres plus haut au village de Donville. Traversant ce village maintenant, très agrandi, et relié à Granville, je n'ai retrouvé aucun signe pouvant situer cette « pension ». Dans les années 1920 et 1930, et un peu après peut-être encore, le régime général, c'était la « pension de famille ». En l'occurrence, deux semaines sur quatre, le chef de famille était absent, même si nageant et bronzant non loin de là.

11 septembre

Schubert : entre *Wandern* et *Marchieren.* Il n'est pas le seul (tout le XIXe ?).

19 septembre

Revu le *Macbeth* de Kurosawa. Une des grandes réussites du film est la mise en marche de la forêt. Après tous ces échanges gutturaux, enragés, la nature rentre en scène (on a traversé la forêt de l'Araignée au début, on s'y est perdu), reconnaissable, mais affectée d'un tel tremblement qu'elle endosse à elle seule tout l'effroi du drame, comme le figurant, l'exposant en effigie tout d'un coup. L'effet est sidérant. De plus, mon inconscient n'a pas manqué d'y voir, stupéfait, d'immenses rangées d'oxycèdres en mouvement.

29 septembre

« J'étais moins étonné que lui, c'est comme ça que les choses se passent, foncièrement, elles ne sont pas toujours mises en scène de façon si simple, c'est tout, dans son cas, la coïncidence était spectaculaire, très spectaculaire même, comme s'il avait condensé plusieurs séries d'événements en une seule pour faire vraiment spectaculaire, c'est ce que je me disais. » (Suite à récit p. 1 et 2.)

30 septembre

Feu d'artifice à Sydney. Ces deux semaines m'ont fait le plaisir de revoir la ville, ici et là, corps morcelé, avenues, le petit train suspendu, Darling Harbour… J'avais aimé le spectacle d'inauguration, fresque historique, surtout le premier épisode et celui de la colonisation du pays par le fer-blanc et la tôle ondulée, matériaux de base de l'implantation, qui frappe tant dans l'intérieur. Évidemment, un épisode manquait, et ce ne sont pas les pittoresques pirouettes de « abos » de service qui le faisaient oublier.

2 octobre

Peu de figues cette année, beaucoup moins que l'année dernière, une belle quatrième récolte de rhubarbe, une superbe de noisettes, et… trois fraises. Le chèvrefeuille, que j'ai vraiment cru cet été en voie de disparition, pousse de jeunes feuilles depuis trois semaines, juste au moment où elles doivent bientôt tomber.

31 octobre

La brève note du 11 février 1998, qui était une impression (un instant de perception superbe) un soir dans mon bureau, comme je quittais ce bureau pour descendre dans ma chambre – impression forte, étrange, à laquelle j'aurais pu m'attendre (je savais que c'était clair de lune) et qui pourtant m'a « frappé » comme si le long et parfait rectangle sur la moquette était un rectangle de lumière projeté d'en dessous, ou du moins relevant d'un tout autre lieu, d'une autre maison, ailleurs –, cette brève note a curieusement trouvé suite au fil des semaines comme je continuais de « fabriquer » des disquettes de mes inédits, s'est doublée un jour de deux autres lignes, puis deux autres encore, finalement de huit ou neuf, que j'ai recopiées sur une feuille, et dans le même temps j'en venais, ici et là, à taper sur l'ordinateur des « entrées » des années 1980, puis 1990, où reviennent des notes sur ces lieux connus en rêve, seulement en rêve, et un jour les lignes sur la feuille de ce printemps, puis de cet été, ont trouvé suite, liant la forte et quasi surnaturelle impression de figure lunaire, ou de reflet lunaire, au début d'une de ces relations d'errance dans un bureau et un appartement plus ou moins déserts, sombres, où mon être rêvant se trouve déambuler de temps en temps. Puis je suis resté des semaines sur l'idée des possibilités qu'offrait cette liaison, puis… est revenu le long désir d'écrire une livre quatrième, mythologique, que j'avais plus ou

Extrait de la publication

moins abandonné. « Sept mois », au total, à divaguer sur ces virtualités, et il en est résulté quelque quatre ou cinq pages que j'ai tapées sur un fichier provisoirement intitulé *Épilogue* – mais je sais que ce ne sera pas le vrai titre, quoi qu'il arrive.

Ce qui m'étonne, quand même, c'est que cet incident dans mon bureau le soir qui m'a si bien ému, et émerveillé aussi (ce rectangle de vide illuminé devant moi, où j'allais poser le pied), j'étais persuadé, tout ce temps-là, qu'il était survenu seulement début avril *de cette année*, quatre jours après avoir mis le point final à *Qatastrophe*. Jamais enchaînement si immédiat, pensais-je… Je peux maintenant affecter cette brévissime « entrée » d'un signe qui sera spécifique du possible livre. Car je n'ai jamais affirmé qu'il y avait « livre » parce que 4 ou 5 pages étaient griffonnées.

1er novembre

Et cette note volante, que je recopie ici, semble montrer qu'à un moment de cet été, je suivais aussi une autre piste :

« J'avais immédiatement mis en rapport le récit de Jeffrey avec l'incident du rectangle de craie lunaire dans lequel j'avais failli choir et je ne me demandais pas pourquoi, comme d'habitude : du moment qu'un rapprochement se fait dans l'instant, dès qu'un ou plusieurs traits communs se sont signalés de chaque côté simultanément et attirés, rivés ensemble pour faire intrigue, se sont aimantés réciproquement, si l'on peut dire… Jeffrey n'y était pour rien, bien sûr. »

2 novembre

Le grand intérêt des Jeux olympiques est d'assister au départ des courses : les concurrents alignés en arrière, puis au-dessus des starting-blocks, sont présentés par une caméra

en trajet parallèle à leur alignement, dans le même temps qu'on donne leur nom. Et les corps et les visages défilent, du noir d'ébène au blanc fantomal. Il arrive que cette situation extrême surgisse en raccourci : un sprinteur U.S. côte à côte avec un Finlandais. Toutes les nuances de pigmentation, de métissage. Le rapprochement est extraordinaire. Comme ces corps sont incroyablement différents les uns des autres, taille des membres, ventre, poitrine, mollets, nuques !… Et les nez, les fronts, les lèvres… Paradoxalement, les yeux n'imposent pas d'aussi violents contrastes – et si nombreux, si rapides –, les yeux sont tous tendus dans la même direction, avec quelque chose de dur en commun, d'impitoyable et lointain, si loin de la caméra et des milliards de spectateurs aux yeux fixés en direction inverse, mais lointains, anonymes, invisibles de tous ces yeux tendus.

28 novembre

Le fichier *Épilogue* n'a pas évolué, mais un peu le germe mythologique. Il s'agirait de « re-découper » un texte antique célèbre, de l'« adapter » à… une situation, une condition actuelle, je veux dire du siècle. Je n'en vois pas plus pour l'instant.

6 décembre

« C'est en "trouvant la paix dans ses propres limites" qu'on peut s'adonner à la "libre randonnée" dont parle Zhuangzi. Seule la "coïncidence merveilleuse" ou "fusion mystérieuse" avec ses limites et son destin permet le jaillissement spontané et sans cesse renouvelé de l'il-y-a, c'est-à-dire de l'énergie vitale. » (Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 323-324.)

Extrait de la publication

12 décembre

« La vacuité, selon Nâgârjuna, est “ce qui se tient droit au milieu entre l’affirmation et la négation, l’existence et la non-existence, l’éternité et l’annihilation”. La vacuité n’est donc autre que la “voix moyenne”, aboutissement d’un processus dialectique en quatre temps qui tend à réfuter une idée comme étant, comme non-étant, comme étant à la fois étant et non-étant, comme n’étant ni étant ni non-étant. » (*Histoire de…*, p. 352).

17 décembre

L’automne sans neige ni gel ni givre… Sur la pelouse détrempée, des primevères, des pâquerettes ; des fraisiers en fleur, des roses (autre que les roses de Noël) ; et le pommier d’Api fleurit.

Déluges… Je ne peux plus fermer la fenêtre aux barreaux, en bas. Et les autres fenêtres se font rebelles aux tours de poignée.

2001

16 janvier

« L'espace vide n'est autre que le volume occupé par l'énergie. Lorsque l'énergie, flux sans limite, est subtile au point de n'avoir pas de forme, les hommes voient l'espace vide mais pas l'énergie. Or, tout l'espace vide n'est qu'énergie : condensée, elle devient visible, et les hommes disent alors qu'il y a quelque chose ; dispersée, elle n'est plus visible, et les hommes pensent qu'il n'y a rien. »

Weng Fuzhi (*Histoire de la Pensée chinoise*, p. 546)

23 janvier

« Le vent, qui s'était levé brusquement, soufflait par rafales. Il longea la Seine si moutonneuse qu'elle semblait n'avoir plus de courant. Les arbres étaient inclinés dans tous les sens comme si le vent ne venait ni d'est ni d'ouest mais de partout. D'obscurs

Extrait de la publication

nuages, se défaisant sous d'autres nuages plus clairs, donnaient au ciel une telle animation que les quais paraissaient déserts ».

Emmanuel Bove (*Le Beau-fils*, p. 113)

24 janvier

Et si le livre, peu à peu, remettait en cause la perspective même dans laquelle sont prises « la mort » et l'« immortalité » ? Ce n'est pas qu'affaire de Panthéon, fût-il prestigieux.

25 janvier

« Avant de peindre un bambou, laisse-le d'abord pousser en toi-même ».

Wen T' (1100)

14 février

Cet étage à peu près désert où je vais tous les jours maintenant, où je vais m'installer en permanence bientôt – locaux venus des rêves de même espèce et qui constituent l'assise de ce qui s'écrit épisodiquement depuis l'automne, bon an mal an, lieux de l'accomplissement d'un travail solitaire, intime, qui serait un deuil. Ce « décor » comme ancrage du récit est solide, car je l'ai « vécu » plusieurs fois en songe et il m'est attaché, me colle à la peau, je le « sens bien », disent les champions. L'objet du travail est difficile à cerner, lui, une part mythologique, une part contemporaine, difficile de dégager et choisir les événements « emblématiques », les scènes les plus significatives. J'écris cette chose dans la même forme que les deux livres précédents, paragraphes brefs, voire très brefs, décalés les uns

Extrait de la publication

des autres de 1, 2, 3 ou 4 lignes. Peut-être faudrait-il à certains endroits augmenter le décalage. Ne pas passer au « vers libre », ce n'est pas dans l'esprit narratif qui est le mien toujours. Page 25, ce jour. J'écris (gribouille jusqu'à l'impossibilité de me relire) sur mes demi-feuilles déjà écrites ou imprimées au dos. Pas de « frappe de travail » à la machine traditionnelle, cette fois-ci : je frappe sur le fichier *Épilogue* et corrige au fur et à mesure selon les corrections apportées aux feuillets. Ça ne fait pas une grande différence, si ce n'est que je n'aurai plus à taper la totalité du texte au propre une fois le livre achevé, et je ne suis pas plus sûr aujourd'hui qu'il y a cinquante ans qu'il sera achevé certainement un jour, ce qui est bon signe, évidemment.

17 mars

Tiges d'Api dans le vase jaune sphérique sur la table de la salle à manger. Cueillies avec fleurs roses ou rouges, pas de feuilles encore. Les feuilles sont venues petit à petit, sous mes yeux, au déjeuner, au dîner, depuis dix jours. Les repas se prolongent.

30 mars

« Cette promenade nocturne qui semblait promettre une telle abondance d'impressions mélodieuses d'insouciance, de tristesse murmurante, en réalité se révélait terne, sans incidents notables, et ne dura qu'un moment, comme il arrive quand on traverse dans le noir un site connu à fond et que les fractions multicolores du plein jour cèdent la place aux nombres entiers de la nuit. »

V. Nabokov (*Invitation au supplice*, p. 213)

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en octobre 2011
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2241
N° d'édition : 233147
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : novembre 2011

Imprimé en France

Extrait de la publication

Claude Ollier
Simulacre

Cette édition électronique du livre
Simulacre de CLAUDE OLLIER
a été réalisée le 30 décembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2011
par les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818014516 - Numéro d'édition : 233147).
Code Sodis : N50439 - ISBN : 9782818014530
Numéro d'édition : 236235.

Extrait de la publication